

Montréal la blanche Après le désespoir, la réconciliation

Charles-Henri Ramond

Numéro 302, mai 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/82167ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Ramond, C.-H. (2016). Compte rendu de [Montréal la blanche : après le désespoir, la réconciliation]. *Séquences : la revue de cinéma*, (302), 29–29.

Montréal la blanche

Après le désespoir, la réconciliation

Si les premières nations ou les peuples inuits commencent à se faire entendre dans le cinéma de fiction québécois, les communautés immigrantes d'Afrique du Nord sont encore muettes. Avec **Montréal la blanche**, Bachir Bensaddek leur offre des visages et un parcours intime fait de désespoir et de réconciliation. Une confrontation personnelle et collective donc. Des défauts, certes, mais une voix naissante.

CHARLES-HENRI RAMOND

Montréal, un soir de veille de Noël. Cette année, la fête chrétienne tombe en plein Ramadan. Un taxi. Amokrane, son chauffeur, s'oublie dans le travail sous prétexte que la soirée peut être très lucrative. Et Kahina, une femme un peu perdue tente désespérément de récupérer sa petite fille pour l'emmener au chalet durant les fêtes. Le taxi, huis clos parfait pour opérer le rapprochement de ces deux protagonistes hors-norme. Bachir Bensaddek, dont c'est le premier long métrage, est un Algérien d'origine. Kahina et Amokrane le sont aussi. Malgré qu'Amokrane reconnaisse en Kahina la vedette populaire qui était son idole, leur relation sera principalement basée sur la confrontation. Bensaddek en a fait le cœur de son film. Même si l'un sera porté à aider l'autre, leur rencontre impromptue ne sera pas tant basée sur la solidarité que sur un choc de valeurs provoqué par le rapprochement de deux personnes marquées par des drames personnels irréconciliables, et qui ont fait des choix radicalement différents pour en accepter les conséquences.

Montréal la blanche possède de beaux moments de sincérité et parvient à faire passer son message de tolérance, tout en permettant de saisir le désarroi d'êtres désarçonnés, ne sachant plus vraiment s'arrimer à leur propre histoire.

Montréal la blanche illustre ainsi des visages opposés de l'immigration. Kahina a accepté sa terre d'accueil même si sa nouvelle vie n'a toujours pas été rose. Plongée dans le déni, elle refuse catégoriquement de revivre son passé, ne serait-ce que par sa musique, et d'en côtoyer toutes les représentations, allant même jusqu'à refuser d'entrer en contact avec des ressortissants de la diaspora algérienne de Montréal. Dans ce taxi, elle se retrouve face à Amokrane qui, lui, aurait plutôt tendance à ne pas vouloir se fondre dans la société québécoise et à rester dans les traditions issues de sa culture d'origine. Pour lui aussi, le Québec ne semble pas avoir comblé tous les manques. Plusieurs retours en arrière très crédibles évoquent d'ailleurs son passé douloureux de combattant.

En parallèle à ces divergences personnelles, Bensaddek élabore aussi une confrontation plus large dont Montréal est le théâtre. La ville, ce soir-là, c'est aussi deux univers qui se côtoient



Deux univers qui se côtoient en vase clos

en vase clos. À l'extérieur, les rues sont illuminées, prêtes à la fête. A contrario, l'habitacle du taxi est sombre, sans joie, sans musique, tout en dialogue et en tension. Pour ces deux nouveaux venus, le contact avec le Québec ne se fait pas sans heurts, car sans parler de cinéma-vérité, le film montre aussi l'indifférence et le rejet. On sent, dans le discours du cinéaste, une volonté de montrer une certaine réalité qu'il a peut-être connue dans son propre parcours.

Malgré l'originalité du propos et les qualités formelles de ce *road-trip* hivernal, on ne peut s'empêcher de noter le déroulement un peu forcé de l'intrigue, son manque de naturel et parfois même de crédibilité. Par exemple, la pile du cellulaire que Kahina ne parvient désespérément pas à recharger et qui l'oblige assez maladroitement à s'en remettre à l'aide d'Amokrane. On regrette aussi des personnages secondaires pas toujours à la hauteur du duo principal, notamment le comique Père Noël incarné par un Pierre Lebeau plus caricatural que nature et que l'on sent plaqué à l'histoire un peu artificiellement. Malgré ces imperfections dans l'écriture, **Montréal la blanche** possède de beaux moments de sincérité et parvient à faire passer son message de tolérance, tout en permettant de saisir le désarroi d'êtres désarçonnés, ne sachant plus vraiment s'arrimer à leur propre histoire. Au final, voilà un essai imparfait, mais qui, avec authenticité et lucidité, donne enfin une voix à des communautés maghrébines qui n'en ont que très peu l'occasion.

★★★

■ **Origine** : Canada [Québec] – **Année** : 2015 – **Durée** : 1 h 28 – **Réal.** : Bachir Bensaddek – **Scén.** : Bachir Bensaddek d'après sa pièce – **Images** : Alex Margineanu – **Mont.** : Patrick Demers – **Dir. art.** : Éric Barbeau – **Cost.** : Valérie Gagnon-Hamel – **Int.** : Rabah Ait Ouyahia (Amokrane), Karina Aktouf (Kadiha), Reda Guerlinik (Djamel), Mohammed Ait Ouyahia (jeune Amokrane) – **Prod.** : Cédric Bourdeau, Stéphane Tanguay – **Dist.** : K-Films Amérique